

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 24 fr.
Hors du département, 28 fr. pour
l'année, et dans les théâtres,
20 c. par numéro.



L'ARTISTE

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio,
imprimé avec luxe; Table et
Couverture;

Formant un beau volume
Album à la fin de l'année;

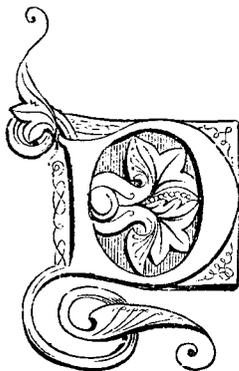
Parait tous les Dimanches,
et se vend dans les Théâtres.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de la
Préfecture, 6; — chez Gourdon, libraire, rue Lafont, 4;
— chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6;
— et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris,
à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de
la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les direc-
teurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à
Lyon, au Bureau central, rue de la Préfecture, 6. —
Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré
à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

LYON, 17 AVRIL 1841.



Dans le but unique de rendre parfaitement notre pensée, nous avons inscrit en tête de notre Journal un mot qui doit le résumer tout entier; nous avons voulu que la tribune qui est appelée à représenter les intérêts de l'art à Lyon ait son mot de ralliement, clair, significatif, évident pour tous. Ce mot, nous ne l'avons point inventé, mais nous le reproduisons.

Nous bornerons notre ambition pour que notre tâche ne soit pas trop au-dessus de nos forces, et sans essayer de rien innover, puisque ce serait folie à nous de vouloir faire mieux que ce qui existe, nous chercherons à acquérir le mérite de suivre avec le plus de tact et de bonheur possibles le mouvement artistique de Paris, puisque, après tout, Paris est le foyer commun qui attire à lui toutes intelligences supérieures, et que là seulement les moyens d'exécution sont faciles et abondants.

L'Artiste, publié à Paris, et que tout le monde connaît, rédigé par tout ce que Paris compte de jeune et de chaleureux dans les lettres, également remarquable par le talent des écrivains et par le faire des nombreux artistes qui l'illustrent de leurs travaux, l'Artiste de Paris est aussi distingué par les matières qui le composent, qu'il est séduisant par le fini de son exécution. Entièrement voué aux beaux-arts, mais plus particulièrement à la peinture et à la sculpture, ce journal déploie dans sa publication hebdomadaire une richesse et une coquetterie typographiques d'une rare perfection. Il était rationnel qu'une Revue dévouée aux artistes, défendant leur cause, aidant leurs premiers pas, encourageant leurs débuts, proclamant et popularisant leurs œuvres, soit matériellement exécutée par ceux-là mêmes dont on critique ou dont on glorifie le talent. C'est trop juste, l'exemple est joint aux préceptes, et le public y a gagné un délicieux recueil que l'on ne se lassera pas de parcourir et de consulter.

Y a-t-il place à Lyon pour un journal fondé dans le même but que l'Artiste de Paris, et exécuté sur les mêmes errements? nous le croyons sincèrement, et cette conviction intime nous a conduit à sa réalisation.

On a beaucoup parlé de décentralisation, de l'émancipation de la province et de bien d'autres choses encore que quelques hommes d'intelligence peuvent désirer ardemment, mais qu'ils n'obtiendront guère, nous le pensons du moins, d'une manière absolue et radicale: on ne fera jamais que tout ce qu'il existe de littérateurs distingués et d'artistes éminents aillent chercher ailleurs qu'à Paris les ressources que Paris peut seul offrir aux conceptions de la pensée comme à tous les travaux de l'art. Ce que nous pouvons désirer et obtenir en province, c'est de faire par nous-mêmes, de suivre le progrès sans jamais rester en arrière, de satisfaire nos besoins artistiques en les alimentant de notre propre fonds et sans attendre pour cela les résultats que Paris nous offre.

À Lyon, la seconde ville de France, les éléments ne manquent pas, et les essais ne datent pas d'hier. Lyon garde la supériorité de son importance commerciale et devient aussi une ville artiste. C'est cette dernière tendance que nous encourageons de toutes nos forces: nous serons au service de quiconque aime les lettres, comme de tous ceux qui les cultivent; nous voulons que le monde nous lise et nous approuve, nous voulons aussi que les praticiens de l'art trouvent en nous leur organe dévoué.

Expliquons-nous cependant: nous ne créons pas un journal. L'Entr'acte existe, nous le continuons; seulement nous avons pensé que l'on pouvait agrandir son cadre, élargir le cercle de sa spécialité, et lui donner une tendance plus générale. Que ceux qui tiennent à la feuille légère qu'ils trouvent à acquérir chaque soir quand l'idée leur

en vient, par curiosité ou par caprice, ne s'imaginent pas en être privés; nous serons toujours l'Entr'acte, journal destiné aux loisirs ou à l'ennui de l'habitué des galeries ou du parterre, lequel, dans le plaisir qu'il vient chercher au théâtre, n'aime pas l'attente et veut remplir l'intervalle qui sépare forcément chaque pièce qui compose le spectacle, au moins par une occupation pour lui frivole, en un mot, par un passe-temps. Charmer les loisirs du désœuvré, la tâche est grande; mais calmer l'ennui du spectateur qui attend, c'est plus facile, et il ne faut qu'un rien pour cela. Mais, disons-le une fois encore, nous voulons que notre tâche soit noble et digne. Nous serons quelquefois sérieux, parce que l'art a sa gravité, et que nous voulons être son interprète. Ceux qui nous liront pour calmer le temps, trouveront une idée peut-être dans la distraction que nous essaierons de leur offrir. Au théâtre, puisque nous nous adressons aussi au public du théâtre qui nous lit, une idée dans l'intérêt de l'art dramatique, par exemple, fructifie volontiers sur ce terrain qui l'a fait naître, et, sous la forme la plus gracieuse et la plus légère qu'il nous sera possible d'adopter, nous pourrons encore, en persévérant, arriver à notre but.

Donc l'Entr'acte existe et continuera à exister: il vivra avec l'Artiste en province, et pour ne faire qu'un avec lui. Lors même que le théâtre restera notre spécialité essentielle, nous agrandirons notre domaine. La littérature à Lyon a des éléments d'existence que nous tenons à féconder; la peinture a ses produits, ses expositions annuelles, qu'il sera de notre devoir d'examiner et d'encourager. Lyon change tous les jours sa physionomie pour revêtir des formes plus élégantes et plus modernes, plus en rapport avec les besoins d'une population nombreuse et les progrès de la civilisation. Nous suivrons la marche des améliorations monumentales que l'on exécute et que l'on médite, et nous ne resterons jamais en arrière pour pousser aux innovations que le bon goût et la nécessité imposeront. Donc l'œuvre que nous méditons n'est point personnelle, nous nous adressons à la sympathie de tous pour nous aider et nous soutenir dans la route que nous nous sommes tracée. Pour féconder la pensée que nous avons conçue, pour la développer, lui faire porter ses fruits, la présenter enfin sous une forme attachante et agréable, nous nous sommes adressé à ce que Lyon renferme de talents avoués et reconnus. L'Artiste en province sera rédigé par des hommes de talent et de cœur, et notre seul mérite à nous sera de diriger l'ordonnance générale de leurs travaux et d'en surveiller l'exécution.

Une critique juste et raisonnée des événements dramatiques de notre ville sera notre préoccupation constante, parce que le second théâtre de France doit être digne du public qui est appelé à le fréquenter. Nous sentons tout ce que notre scène a d'importance, et nous ne négligerons rien pour que cette importance soit bien réelle et un fait accompli: des esquisses de mœurs locales, des chroniques ayant trait à l'histoire de Lyon, des études sur les habitudes et les tendances de notre ville, sur les mérites et les talents de ceux qui, à Lyon, se sont acquis une réputation méritée; les progrès de la peinture locale et l'examen des travaux de nos artistes, la Société des Amis des Arts, le Cercle musical destiné à populariser ici le goût de la musique, une revue architecturale des monuments que nous possédons comme de ceux que l'on projette, de la poésie, la bien-venue toujours, des nouvelles, de petits romans composés par des littérateurs lyonnais, une revue des modes et du monde élégant, une correspondance parisienne, faite à Paris exprès pour notre feuille, afin de mettre sous les yeux de nos lecteurs des aperçus inédits sur les faits artistiques de la Capitale: tout cela trouvera place dans l'Artiste en province, qui tiendra essentiellement à justifier son titre de Journal des théâtres, de la littérature et des beaux-arts.

Notre programme matériel, le voici: L'Artiste en province a été confié aux presses intelligentes de M. Perrin, qui mettra un véritable luxe typographique à la disposition de notre publication. Par notre numéro de ce jour, numéro spécimen, nos lecteurs en jugeront. Seulement, nos abonnés recevront l'Artiste tiré sur du papier vélin satiné, mais nos abonnés seulement. Nous nous adressons à toutes

les classes, et nous nous mettons sous la protection des hommes de goût et des femmes élégantes qui aiment à lire dans leur salon, sur leur sofa, un joli journal bien imprimé, délicat et coquet.

Tous les mois nous publierons un morceau de musique à l'instar de la *Gazette musicale*, soit une romance, une mélodie ou un morceau de piano. Ces compositions, qui seront la propriété de notre Journal, ne pourront jamais s'en séparer et ne se vendront point séparément. A Lyon et à Paris, des musiciens et des compositeurs connus, et adoptés par le public, nous ont promis leur collaboration.

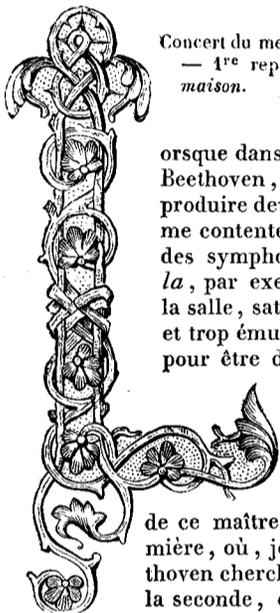
Nous publierons des portraits, mais avec discrétion. Nous croyons que le modèle doit provoquer l'intérêt de tous, pour qu'on puisse en essayer des lithographies que nous avons confiées, du reste, à un peintre de Lyon, d'un talent éprouvé. Nous essaierons aussi quelques sites de nos campagnes si fraîches et si riantes, qu'un de nos paysagistes les plus aimés a bien voulu esquisser pour nous. Enfin, nous promettons des dessins de genre, pour varier une collection dont nous voulons faire un Album de luxe et de choix.

Portraits, lithographies et musique, ne se vendront point avec le numéro du Journal auquel ils serviront de suppléments, c'est à nos abonnés seuls que nous les destinons.

Les talents divers que nous avons appelés à notre aide décideront sans doute de notre réussite, mais nous ne pouvons rien sans eux et sans la sympathie publique. Nous ferons tous nos efforts pour nous attacher les premiers, et mériter toujours la seconde.

E. LAUGIER.

GRAND-THÉÂTRE.



Concert du mercredi 14 avril. — Symphonie en *la* de Beethoven. — 1^{re} représentation de *L'Ange du monde et le diable à la maison*.

Lorsque dans un concert l'on exécute une symphonie de Beethoven, si un autre chef-d'œuvre ne vient pas se produire devant le public, la symphonie efface tout. Je me contenterais d'un concert où je n'entendrais qu'une des symphonies du grand homme, la symphonie en *la*, par exemple, et je vous assure que je sortirais de la salle, saturé de musique, l'esprit et le cœur absorbés et trop émus de l'audition d'une aussi vaste conception, pour être dans l'impossibilité la plus complète de rien entendre et surtout de rien juger à la suite. Que pourriez-vous me donner de plus complet?

La symphonie en *la* est la septième des symphonies de Beethoven. Les compositions de ce maître ont été classées en trois périodes : la première, où, jeune encore, enthousiaste de Mozart, Beethoven cherchait à l'imiter, en le surpassant quelquefois ; la seconde, où son génie a pris tout son développement et tout son essor, où il a su créer une route nouvelle à l'art, inventer de nouvelles combinaisons, où sa vaste imagination a été la plus riche et la plus féconde. La troisième période date de 1811. C'est à cette époque de la vie de Beethoven que l'on trouve, dans les biographies qui le concernent, les causes morales de ce que l'on peut appeler l'affaiblissement de son talent ; je dis affaiblissement, eu égard à la portée de son génie, car les ouvrages de Beethoven que l'on estime le moins sont encore des chefs-d'œuvre.

A cette époque, disons-nous, notre compositeur se livra à des études philosophiques qui répandirent dans ses ouvrages une teinte de mysticisme qui lui fit perdre un peu de son originalité et le faisait retomber volontiers dans la reproduction constante de mêmes pensées. A en juger par la date, c'est dans cette direction d'idées que Beethoven a dû composer sa symphonie en *la*, œuvre supérieure, malgré tout, où l'on trouve répandue à profusion une instrumentation, je ne dirai pas habile, mais dont on peut affirmer que les effets ont été créés par lui, un chant mélodique dessiné avec art, soutenu, abandonné, repris avec un charme et un bonheur qui n'appartiennent qu'à Beethoven, des nuances infinies, des détails d'une délicatesse extrême, sans qu'on puisse perdre jamais le fond de la pensée qui domine tout. Chacune des quatre parties qui composent la symphonie en *la* a son rythme original, son caractère, sa physionomie particulière ; ce sont autant d'actes séparés qui composent un drame complet, drame comme il n'en existe pas, où l'on trouve à chaque pas de la joie et de la douleur, la brise fraîche du matin et les larmes aussi d'une âme qui gémit ; et quand le génie du maître s'est épuisé à rendre tous les sentiments qu'il éprouve, alors toutes les voix dont il dispose, tous les efforts de l'orchestre se réunissent pour couronner sa pensée unique. Épuisé, Beethoven s'arrête un instant, puis une seconde, une troisième partie commencent, et les idées y sont aussi fraîches, aussi calmes, plus pures que jamais. C'est surtout dans l'andante principal de la symphonie en *la*, que l'on surprend avec peine toute la mélancolie de son auteur ; il y a là un chant qui s'élève comme une plainte sublime, et il est impossible, après une audition pareille, d'assigner l'époque de la composition de cette symphonie, comme celle de la décadence de Beethoven : suivant nous, ce ne serait qu'une des faces de son génie extraordinaire, tellement il faut s'humilier devant une pareille pro-

fondeur de conception. Et quand on pense que cette musique n'est comprise en France que depuis peu d'années, et qu'elle n'est aujourd'hui encore appréciée que par un petit nombre d'adeptes !...

Nous ne saurions assez encourager l'essai qui vient d'être fait d'une sérieuse exécution d'une musique sérieuse. Nous avons besoin à Lyon de nous familiariser avec les œuvres d'une certaine portée, de savoir entendre les ouvrages des grands maîtres, hors desquels l'art n'est plus qu'un mot ; de comprendre ce qui pour nous n'est point vulgaire, de nous initier aux secrets du génie, d'apprendre à y goûter le charme que l'amateur lettré goûte aux délicatesses de la poésie de Racine, que l'enthousiaste du beau en peinture éprouve devant un tableau de Raphaël. L'unité du beau, en fait d'art, est constante, invariable, et il faut bien indiquer où elle est. Le théâtre, et nous l'avons dit ailleurs, qui doit et qui peut se mettre à Lyon à la tête de tout le mouvement musical de notre ville, n'a qu'à gagner infiniment à diriger un aussi haut enseignement artistique. Qu'il persévère dans cette voie ; les premiers pas dans cette carrière ne seront peut-être pas bien fructueux, mais on finira, sans aucun doute, par en recueillir d'excellents fruits.

Je n'ai plus de place pour parler du reste du concert, dans lequel j'ai remarqué d'abord un chœur de *Beniowsky*. Ce chœur, qui date de 1800 et qui est d'une vigueur dramatique qu'on ne retrouve que fort rarement dans notre meilleure musique moderne, a été bien exécuté et a produit de l'effet. Dabadie, Audran, Malliot, Flachot jeune, chantaient les premières parties. Puis ensuite, une symphonie concertante de Kreutzer, pour deux violons, et exécutée avec talent par MM. Cherblanc et F. Alday, l'ouverture de *Sémiramis* de Rossini, des romances chantées par Dabadie et qu'on a entendues avec plaisir, la dernière surtout, et un air de *Belisario*, par Mad. Arménia, de la compagnie italienne. Nous attendrons d'avoir à rendre compte des représentations du répertoire italien, pour examiner les chanteurs chargés de faire valoir ce répertoire : ils n'y perdront rien. On a terminé par le chœur d'*Euryanthe* de Weber, chœur peu développé et qui demande, par sa difficulté et en raison surtout des parties de cors, une exécution supérieure.

L'exécution de la symphonie en *la* a été satisfaisante, et c'est la première fois qu'en fait d'exécution instrumentale à Lyon, on s'approche un peu de la vérité. Les nuances ont été observées, et l'on a mis de la chaleur. Ajoutons que la masse des exécutants était imposante, seul moyen efficace d'arriver à un résultat. Nos éloges à Georges Hainl, qui s'est bravement conduit et qui a dirigé avec verve et intelligence l'œuvre. Un chef d'orchestre ne s'improvise pas, et Georges Hainl n'en a que plus de mérite, lui qui en est à ses premières armes.

Voyons la comédie, et en quelques mots. *L'Ange dans le monde et le Diable à la maison* est une femme, ange au premier acte, diable au deuxième, épouse repentante au troisième. Cette pièce renferme un sujet fécond en observations comiques et piquantes que les auteurs, MM. de Courcy et Dupeuty, ont agréablement traité en vaudeville. Avant cela M. Etienne avait fait *la Jeune Femme colère*, qui avait le mérite de n'avoir qu'un acte et d'être en vers agréablement tournés. Dans la nouvelle pièce, à part quelques bons mots donnés par un personnage bien ridicule, bien peu naturel, un monsieur Godard, dont les originaux sont heureusement fort rares, à part deux ou trois situations faciles et qui sont posées d'elles-mêmes, c'est toujours, du reste, le même refrain : Madame douce et bonne devant témoins, trassière et emportée en tête-à-tête. Il y a là une belle-mère qui souffle le feu, une bonne amie qui ne dit que des fadaises de mauvais goût, et le monsieur Godard en question. L'amour du mari pour sa femme triomphe de tous les obstacles, et la comédie est terminée. Ce n'est pas mal, mais cela pourrait être beaucoup mieux. Mad. Lefebvre a bien joué le rôle de Mad. de Méréville.

E. L.....R.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.



Donnez-moi dans votre feuille quelque espace modeste et secondaire où je puisse déposer mes impressions de la semaine, sans apprêt, sans contrainte. » Voici ce que j'ai dit au directeur de *l'Artiste* ; et le compte-rendu des représentations du théâtre des Célestins m'a été confié : c'est plus encore que je ne désirais.

Si j'ai bien compris la mission que je dois remplir, la voici : juger les œuvres et les interpréter avec franchise, c'est-à-dire sans ménagement, mais sans aigreur ; conseiller et non pas attaquer ; critiquer en encourageant ; demander ce qui est juste et possible à Lyon ; se placer au-dessus de certaines susceptibilités ombrageuses, modérer quelquefois aussi l'exagération des exigences publiques ; en un mot, dire à tous, aux spectateurs comme aux artistes, ce que je croirai la vérité : voilà quel doit être, selon moi, le rôle de la critique ; je n'en prendrai jamais un autre. N'est-ce pas bien pour cela que l'indépendance de l'opinion est nécessaire ? Peut-être la comparaison suivante est prétentieuse, mais je la crois utile, parce qu'elle est vraie. L'art, dans son acception élevée, ressemble à cet ange d'amour, qui, sur notre grande scène, revêt les traits de M^{me} Siran, pour se transformer en *Sylphide* : voyez comme il voltige et comme il joue

avec grâce dans sa liberté ; mais une main imprudente brise ses ailes : l'ange devient esclave, il expire. Protégez donc l'indépendance de l'art et la franchise de la critique. Arrivons au compte-rendu.

Dimanche dernier, une immense affluence de spectateurs encombra la salle des Célestins : plus de 500 billets ont été refusés ; et ce fait se reproduit souvent, au grand détriment d'une direction déjà si froissée. L'Administration municipale songe-t-elle sérieusement à faire agrandir ce théâtre du peuple ? Cette mesure est urgente : on sait combien de sérieuses considérations l'appuient.

Le motif de ce concours dont nous parlons était, sans doute, la représentation de *Lazare le Pâtre* ; mais à côté de ce drame se trouvait aussi un intérêt dont le but était plus accidentellement personnel. Un Lyonnais, M. Germain jeune, essayait pour cette fois seulement (expression de l'affiche) le rôle de *Moufflet*. Ce jeune homme joint à une grande aisance beaucoup de naturel : sa diction est simple, posée, spirituelle ; sa voix est agréable, et ses couplets sont détaillés avec intelligence. On pourrait bien reprocher à M. Moufflet sa démarche sautillante, qui souvent se trouvait en contradiction avec l'esprit du rôle ; on devrait encore blâmer la précipitation de son trouble, qui a tout-à-fait compromis le couplet final ; mais en formulant le blâme nous avons signalé la cause qui l'excuse. M. Germain a donc bien mérité les applaudissements qui l'ont accueilli : nous ignorons si ce jeune homme pense se vouer au théâtre ; dans ce cas, il semble, d'après la rapide étude de son jeu, qu'il pourrait se créer une utile spécialité entre les deux genres d'*Odry* et de *Vernet*.

— Jeudi dernier, au bénéfice de M^{me} Adam, même affluence, même recette : nous nous en sommes réjoui dans l'intérêt de l'aimable actrice, qui va s'éloigner de Lyon, peut-être avec tort ; mais, des trois pièces représentées pour la première fois, deux bien certainement ne varieront pas longtemps le répertoire.

Quel est donc l'ouvrage dont le mérite fera la durée ? Sera-ce *L'Hospitalité* ? nous ne le pensons pas, ceci n'est qu'une facétie, sans importance et sans intrigue, jetée en avant de la représentation comme un léger éclaircieur, comme une sentinelle perdue ; le crayon de l'artiste a voulu peindre quelques vues de l'intérieur d'une mansarde de grisette, et quelquefois il a trouvé la charge parisienne. *L'Hospitalité* n'obtiendra pas les honneurs d'un triomphe ou d'une chute ; mais le jeu naturel et caustique de MM. Barqui, Cécicourt et de M^{le} Levasseur lui assure, pour quelques représentations, un demi-succès de rire.

Le drame de *Longue-Épée* vivra-t-il davantage ? Pour le bien de son auteur, nous eussions désiré que cet enfant difforme fût mort-né. M. Bouchardy avait très heureusement débuté comme écrivain dramatique : imagination, entente de la scène, passion, telles étaient les principales qualités de son *Gaspardo* : dès ce jour l'auteur prit sa place dans la faveur publique, et sur lui reposaient bien des espérances. Depuis lors l'écrivain a de temps à autre donné seulement quelques signes de vie, qui faisaient prendre patience à la foule jusqu'au jour de son réveil. Le *Sonneur de Saint-Paul* ne valait pas *Gaspardo* : cependant, courage à l'auteur ! *Lazare-le-Pâtre* était à peine à la hauteur du *Sonneur* : patientons encore, car voici venir *Longue-Épée*. Cette fois, par malheur, nous pensons qu'à force de s'incliner M. Bouchardy est arrivé à une chute complète. L'écrivain s'est perdu comme beaucoup d'autres, en voulant battre monnaie ; il s'est hâté de spéculer sur son nom, et voici que bientôt son effigie n'aura plus cours ; il ne compose plus les drames, il les manufacture : voici quel est son procédé. Arracher un sujet à l'histoire, que l'on déchire, brouiller une intrigue, à l'égal d'un peloton de fil avec lequel un jeune chat aurait longtemps joué ; ceci est l'œuvre d'un premier acte ou d'une longue introduction : les quatre actes suivants servent à débrouiller le chaos, bien ou mal. Ajoutez à ceci quelques phrases sonores et vides, quelques pensées fausses et fardées, quelques images visant à l'effet et n'aboutissant qu'à une exagération ridicule ; semez le tout d'un peu de passion, de deux ou trois positions heureuses, et de jurements semblables à ceux-ci : *mort et sang ! sang et mort !* et vous aurez le drame *Longue-Épée* de M. Bouchardy. Du reste, point de style, point d'observation, point d'étude sérieuse des caractères, point de peintures suivies. La diplomatie de la cour de Constantinople se change en roueries d'intrigants bavards et de bas étage. Ce n'est point une comédie, ce n'est point un drame, c'est quelque chose qui se traîne lourdement et qui pourrait bien tuer une réputation ; ce quelque chose, nous l'avons dit, ne peut avoir de nom que *Longue-Épée*. Pareil ouvrage pervertit le talent des artistes, et nous ne devons pas les juger à son exécution. Que M. Bouchardy, dans l'intérêt de son nom, se hâte de prendre une prompte revanche : il y a dans cet homme assez de jeunesse, de sève et de vie pour cicatrifier une blessure : l'auteur de *Gaspardo* ne saurait s'endormir au bruit des sifflets.

Vite, vite, parlons de *Monsieur et Madame*. Ce charmant vaudeville est écrit avec infiniment d'esprit, et si l'idée première se rapproche d'*Indiana et Charlemagne*, sa forme est tout à la fois neuve et piquante. Ambroise et la bénéficiaire, M^{me} Adam, ont lutté de grâce et de finesse : pourquoi cette actrice doit-elle sitôt emporter avec elle *Monsieur et Madame* ? il est peu généreux d'appréter de nouveaux regrets à des amis que l'on quitte.

Ne terminons point sans présenter une dernière observation. Est-il donc absolument nécessaire de prolonger les spectacles du théâtre des Célestins si avant dans la nuit ? La représentation du jeudi 15 avril ne s'est terminée que vers le commencement du vendredi 16. Certainement, de cette sorte, les bénéficiaires ne s'entendent pas accuser par

les parterres d'avoir volé leur argent, mais ils fatiguent l'attention publique, ils s'exposent à faire reprocher à leur jeu la lenteur ; ils froissent les habitudes de notre population laborieuse ; ils compromettent la réussite des ouvrages même les plus spirituels ; et la salle se vide avant la scène : les artistes et la direction devraient calculer avec plus de sagesse.

F. LA S.

Une singulière question de propriété littéraire, soulevée naguère au nom et pour le compte de M. Victor Hugo, a ému un instant les entreprises théâtrales de la province. Il ne s'agissait de rien moins que de poursuivre judiciairement d'abord l'auteur du livre italien de *Lucrece Borgia*, et les directeurs assez osés pour monter, chacun dans leurs villes respectives, la traduction de l'opéra de ce nom. M. Victor Hugo a fait *Lucrece Borgia*, ce grand drame connu de tous, qu'un faiseur italien a cru devoir arranger en livret d'opéra pour M. Donizetti. Aujourd'hui que le répertoire des théâtres de Paris s'appauvrit de jour en jour, et que la province est obligée de glaner dans les traductions italiennes pour alimenter son propre répertoire, certain ayant-droit de M. Victor Hugo a cru découvrir, pour ses propres intérêts sans doute, dans la traduction de l'opéra italien de M. Donizetti, matière à contrefaçon, et par suite sans doute une mine féconde aux gains qui pourraient résulter de condamnations judiciaires.

Heureusement que le nom de M. Victor Hugo est à l'abri de ces petites choses ; on ne l'accusera pas d'une monstruosité. Aujourd'hui M. Berryer écrit à M. Mounier, traducteur de *Lucrece Borgia*, une lettre qui résume la propre opinion du célèbre avocat en cette affaire, opinion qui vient à l'appui de celle avancée par la presse de Paris, qui a dû prendre la défense du bon sens et de la nôtre. M. Berryer n'admet aucun rapport entre la traduction en vers du livret italien et le drame de M. Victor Hugo ; il avance qu'on n'a jamais considéré comme une usurpation littéraire le profit que l'auteur d'un opéra a pu faire d'une tragédie déjà représentée sur le même sujet, et qu'enfin l'ouvrage en vers de M. Mounier, et accommodé pour le chant, ne sera jamais regardé comme une contrefaçon du drame de M. Victor Hugo. Les directeurs de province doivent donc être tranquilles, l'avis de M. Berryer ne pouvant être que d'un grand poids dans une discussion dont chacun est à même d'apprécier d'ailleurs toute la portée.

Mademoiselle Rachel, dont nous annonçons aujourd'hui à nos lecteurs le réengagement au Théâtre-Français, sera à Lyon dans les derniers jours du mois prochain. On sait que la jeune et célèbre tragédienne, dont le succès ici l'année dernière a été si grand, se propose de donner une représentation unique au bénéfice des inondés. Aujourd'hui nous pouvons annoncer d'une manière officielle que cette représentation se composera de *Marie Stuart*, dont nous croyons savoir que les rôles sont déjà distribués et à l'étude.

M^{lle} Rachel sera accueillie avec empressement, et, en raison même du but de son apparition sur notre scène, avec reconnaissance. Mais il est impossible qu'une seule représentation puisse satisfaire la curiosité générale et l'affluence qui ne manquera pas de s'y trouver. Attendue à Marseille au commencement du mois de juin, M^{lle} Rachel, nous l'espérons, cédera à de vives instances, et nous consacra au moins une soirée de plus.

PROGRAMME

DU

CONCERT DE M. CHERBLANC,

qui aura lieu le 24 au foyer du Grand-Théâtre.

- 1^o Ouverture de *Sémiramis*. — Rossini.
 - 2^o Duo de *Torquato Tasso*, chanté par Mlle Rachel Agostini et M. G. Ferri. — Donizetti.
 - 3^o Concertino brillant exécuté par M. Cherblanc. — Kalliwods.
 - 4^o Air d'*Elena de Feltre*, chanté par M. Ferrari-Stella. — Mercadente.
 - 5^o Trio (dédié à l'archiduc Rodolphe) exécuté par MM. Billet, Georges Hainl et Cherblanc. — Beethoven.
 - 6^o Air de *Lucie de Lammermoor*, chanté par Mlle Rachel Agostini. — Donizetti.
 - 7^o Fantaisie sur *les Puritains*, exécutée par M. Billet. — Alex. Billet.
 - 8^o Nocturne pour deux ténors, chanté par MM. Audran et Malliot. — Clapissou.
 - 9^o Fantaisie sur l'air du *Petit Tambour*, exécutée par M. Cherblanc. — David.
 - 10^o Air italien, chanté par M. Gaëtan-Ferri.
- L'orchestre sera dirigé par M. Georges Hainl.
Le piano sera tenu par M. Luigini.

Chronique Parisienne.

Deux ou trois grands faits dramatiques dominent toutes les nouvelles artistiques du monde parisien : la retraite de Mlle Mars, événement de la plus haute gravité et devant lequel s'effacent tous les autres, de Mlle Mars qui a fourni la plus longue carrière d'acteur qu'il y ait au théâtre, et à laquelle, pour la solennité de ses adieux, on a rendu tous les hommages, les honneurs imaginables; la retraite d'Odry lassé de faire rire le public des Variétés, et qui s'en va paisible et retiré; l'engagement de Mlle Rachel, pour une année seulement, aux conditions qui régissent son traité actuel, et pour attendre sans doute le résultat de sa majorité. L'engagement contient un article par lequel Mlle Rachel se considérera comme sociétaire à dater d'avril 1842, et à des conditions que nous détaillerons plus tard. Pour le moment, félicitons la Comédie-Française et Mlle Rachel de se trouver enfin d'accord. Enfin, la reprise de *Don Juan* à l'Opéra, l'essai de Baroilhet dans le rôle de Don Juan, son enrouement subit, le mécontentement très manifeste du public, et au total la ruine de l'Académie-Royale. Baroilhet est sans doute un délicieux chanteur, il dit avec beaucoup de charme certainement et cavatines et duos; mais s'il n'est qu'un chanteur et un chanteur italien par excellence, ce n'est pas une raison pour aborder un rôle d'une aussi grande expression dramatique que celui de Don Juan. Entre l'art de chanter un air avec goût, avec perfection même, et l'intelligence nécessaire à l'ensemble de tout un grand rôle lyrique, surtout quand il s'agit de Don Juan, il y a tout un abîme.

N'oublions pas la première représentation, au théâtre de la Renaissance, de *l'Avare de Florence*, de M. Rosier, et la rentrée de Frédéric Lemaître, fort mal reçu du public et avec raison, pour certaine équipée fort leste à l'endroit de son engagement contracté avec M. Antéor Joly : on a fait justice de l'acteur qui avait un instant oublié qu'il s'agissait pour lui d'une question de point d'honneur, et de la pièce qui avait fait, grâce à Frédéric, grand bruit d'avance et qui n'est qu'une rapsodie, en un mot.

Au Théâtre Français on a donné la première représentation d'un *Second Mari*, comédie ou drame, je ne sais lequel, en trois actes et en vers, de M. Félix Cervers, homme d'esprit, qui ne compte pas un succès de plus.

Achard se dispose à quitter le *Palais-Royal* pour venir au secours de sa famille. Voici, d'après le *Monde dramatique*, ce qu'il écrit à ce sujet à un de ses amis : « Mon père, ma mère et mes sœurs ayant été victimes des dernières inondations, je me vois forcé aux plus grands sacrifices... Adieu... avec les plus vifs regrets... » (*Lettre authentique.*)

Faits Divers.

Le théâtre de Lille vient de monter *la Favorite*, opéra qui a été très favorablement accueilli.

— A *Amiens*, Duprez, Mlle Annette Lebrun et le couple Mélingue ont si complètement épuisé les bourses picardes, qu'il n'y reste plus rien pour les besoins ordinaires de la troupe : les spectacles habituels ne font plus les frais.

— A *La Haye*, les *Martyrs* ont été joués avec un grand succès devant la reine et la princesse Sophie d'Orange. Le ténor Valgalier a été fort goûté dans le rôle de Polyucte. Il est remarquable qu'après Paris, le théâtre de La Haye soit celui qui monte le plus volontiers toutes les nouveautés.

— A *Turin*, le *Lac des Fées*, de M. Scribe, mis en musique non plus par M. Auber, mais par M. Conia, a fait un *fiasco* complet; il est mort de sa belle mort, après quelques représentations peu suivies.

— A *Venise*, le ténor Ivanoff, qui jouait à Paris il y a trois ans, à côté de Rubini, ne plaît que faiblement; en revanche, Mad. Dérancourt, la sœur de Mad. Miro-Camoin, que nous allons posséder à Lyon l'année prochaine, est fort applaudie. L'opéra de la *Clemenza di Valois*, du maestro Gabuti, a fait *flores* pendant la saison.

— A *Bruzelles*, le public siffle *Antony*, *Clotilde*, *le Proscrit* et *tutti quanti*; mais Mad. Dorval, qui représente les ouvrages modernes déjà si loin de nous, ne manque pas de recevoir à chacune de ses apparitions une ample moisson d'applaudissements. D'un autre côté, Levasseur, dont le talent a fait pendant dix ans une des gloires de l'Académie royale de musique, mais qui demanderait à cette heure un repos bien acquis, Levasseur donne des représentations dans la même capitale avec un succès assez pâle et très contesté. C'est très concevable, mais c'est fâcheux.

— A *Rouen*, Litz, le grand pianiste, excite l'enthousiasme universel.

— La *Gazette de Leipzig* donne des détails fort piquants sur de sérieuses hostilités soulevées entre le public de l'opéra de Berlin et Spontini, le célèbre compositeur, directeur de ce théâtre. Des murmures d'abord, des sifflets et des huées ensuite ont accueilli Spontini à son arrivée à l'orchestre, qu'il devait diriger pour l'exécution d'un nouvel opéra; un moment Spontini a essayé de tenir tête à l'orage, mais les protestations contre sa présence menaçant de dégénérer en voies de fait, force lui a été de se retirer.

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

Les Bureaux de L'ARTISTE, rue de la Préfecture, 6, sont provisoires; à partir du 25 juin proch., l'Administ. centrale du Journal sera transportée rue de l'Arbre-Sec, 31.

14 f. par an
pour la province.

LE MONDE MUSICAL.

12 f. par an
pour Paris.

52 Morceaux de Musique.

Ce Journal publie par an cinquante-deux numéros, rédigés par les écrivains les plus distingués, et avec chaque numéro un morceau de l'un de nos meilleurs compositeurs. — Il forme à la fin de l'année un magnifique album.

Bureaux : rue Ste-Anne, 55; et chez Bernard Latte, éditeur, Boulevard des Italiens, à Paris.

Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS,

Se rendant à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHÉ,

Se charge des Passagers aux prix suivants :

BEAUCAIRE et AVIGNON,

Premières 6 fr., Secondes 4 fr.

VALENCE,

Premières 4 fr., Secondes 2 fr.

Départ du quai de la Charité.

Les Bureaux sont quai Monsieur, 419.

**LE PAPIN
DU RHONE,**

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION,

part du port des Cordeliers

POUR

**VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE
ET ARLES,**

Tous les jours, à 5 heures du matin.

BUREAUX : Port des Cordeliers, 59.

Compagnie générale

DES BATEAUX A VAPEUR DU RHONE.

DÉPARTS TOUTS LES JOURS,

DU PORT DE LA CHARITÉ,

à **CINQ** heures du matin,

POUR

**VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE,
ARLES ET MARSEILLE.**

BAISSE DE PRIX.

Les bureaux sont : Place des Terreaux, 46 ;
quai et place de la Charité, 28.

MAISON DE SANTÉ

DES BAINS ROMAINS,

A Lyon, Saint-Just, 17 et 29.

Cet établissement est consacré aux femmes aliénées, et servi par des sœurs hospitalières. On y reçoit aussi en pension, dans un bâtiment séparé, des dames malades ou convalescentes.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin.

Grande et belle collection
DE **STATUES, BAS-RELIEFS**, etc., etc.

AUGUSTINI,
MOULEUR,

Place Bellecour, 19,

A l'honneur de faire ses offres de service à MM. les artistes, amateurs et chefs d'institution, qui trouveront dans ses ateliers tout ce qui peut servir à l'étude du dessin. Il possède un grand nombre de moulages pris sur les *originaux antiques*, ainsi que sur les productions des *grands maîtres modernes*; de nombreux bas-reliefs; toutes les *frises du Parthénon*, en 50 morceaux; le *Triomphe d'Alexandre*; de beaux modèles pris sur nature vivante, etc.

MM. les ecclésiastiques trouveront chez lui beaucoup de sujets de piété, entre autres un *magnifique Christ en croix* récemment moulé par lui, sur un ivoire d'un grand prix.

MM. les architectes qui lui confieront des *travaux de décors* auront lieu d'être satisfaits de la modération de ses prix et de son activité.

Il se charge de mouler la tête des personnes mortes, et de faire exécuter les bustes d'une parfaite ressemblance.

AVIS

**Aux Dames, Demoiselles et
Maitresses de pension**

QUI S'OCCUPENT DE BRODERIE.

Le sieur PETIT, dessinateur, ci-devant rue Saint-Marcel, demeure actuellement place Neuve-des-Carmes, n° 4, au 2^e, près de la rue Saint-Marcel, à Lyon.

Il tient toujours les articles de broderie dessinés sur l'étoffe, prêts à mettre en œuvre, tels que cols, guimpes, manchettes, monchoirs de poche, volants de robes, voilettes, garnitures, aubes, nappes d'autel, etc.

On y trouve aussi le Dépôt de l'Eau pour les dents, de M. Dézirabode, dentiste du roi.

LYON. — IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN,
rue d'Amboise, 6.